

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE  
DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

— VI<sup>e</sup> SECTION —

JOURNÉES D'ÉTUDES, PARIS, FÉVRIER 1952

La Miniature dans le diocèse de Liège  
aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles

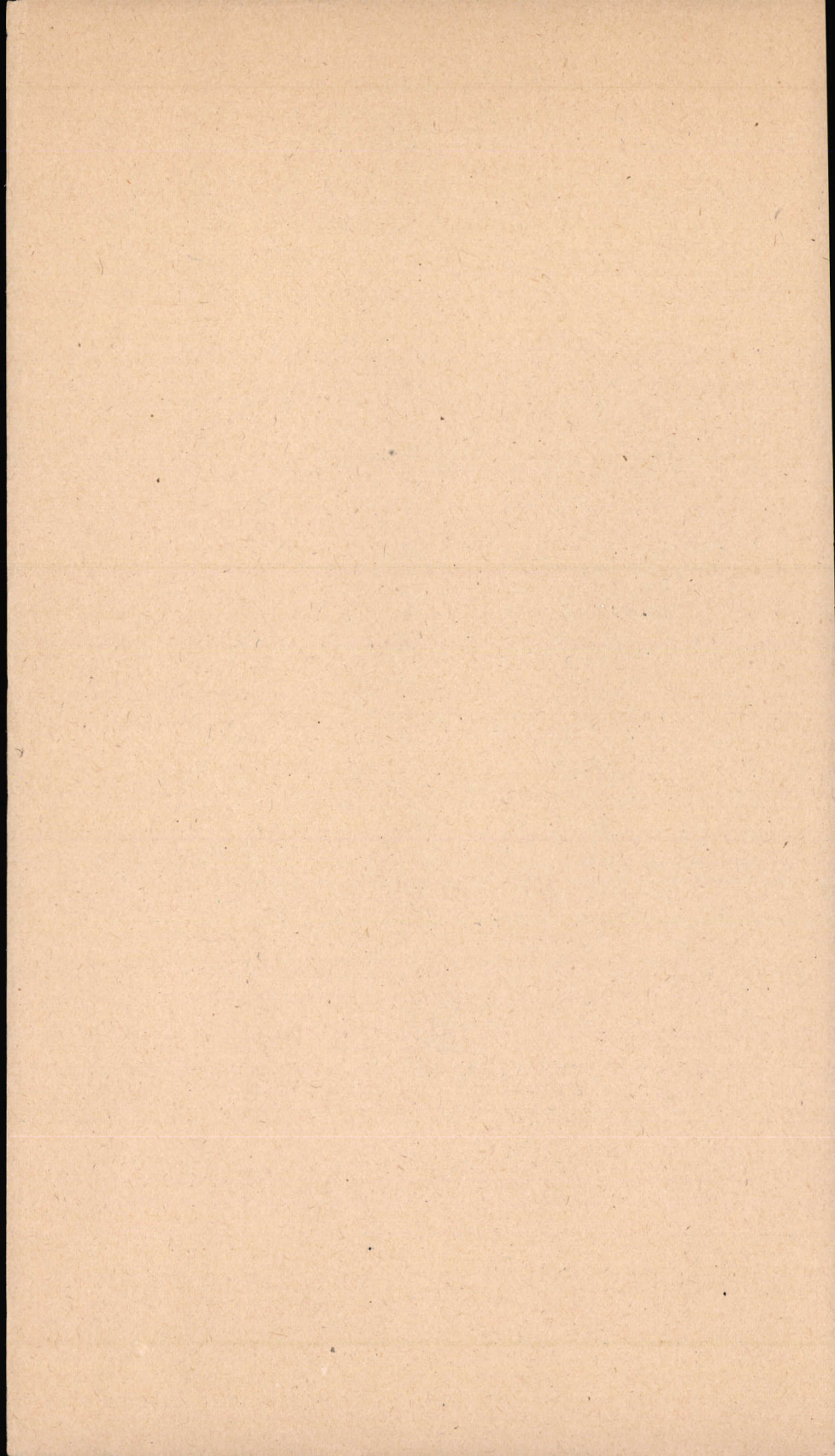
par

M. J. STIENNON

P



Extrait de **L'ART MOSAN**  
Paris - 1953



A Monsieur Jean Willéms  
Directeur du Fonds National de la Recherche Scientifique  
Hommage respectueux  
Stiennon

VIII

**LA MINIATURE DANS LE DIOCESE DE LIEGE  
AUX XI<sup>e</sup> ET XII<sup>e</sup> SIECLES**

Plan de la section des manuscrits aux expositions de Liège et de Paris

par M. J. Stiennon

Quand furent jetées les bases de l'exposition d'art mosan à Liège, à qui avait été confiée la charge de choisir les manuscrits disponibles, pour le XI<sup>e</sup> siècle, d'un instrument qui leur facilitait singulièrement la tâche. L'ouvrage fondamental de Max Schott, consacré aux deux sacramentaires liégeois de Bamberg et de Paris et aux manuscrits apparentés, avait servi depuis 1931, date de sa publication, de référence obligatoire non seulement à tous ceux qui voulaient contribuer à l'histoire de la miniature liégeoise du XI<sup>e</sup> siècle, mais également aux spécialistes désireux de faire progresser son étude<sup>1</sup>. Sans doute sacrifiait-il trop souvent la critique de provenance, de destination et d'origine à l'argument stylistique, sans doute les livres n'étaient-elles pas suffisamment étudiées en fonction du milieu historique. Mais il est incontestable que le livre de cet érudit a servi, pendant ces vingt années, d'une autorité indiscutée. Même si M. Boutemy n'a pas cru devoir porter sur ce dernier de jugement sur sa valeur dans la belle étude qu'il a publiée sur la miniature en France et en Basse-Lotharingie<sup>2</sup>, les démarches de son exposé indiquent assez clairement, me semble-t-il, le mérite ou la commodité qu'il reconnaissait implicitement au classement de son devancier.

<sup>1</sup> Malgré la différence qui existe entre le caractère définitif d'un article muni de son appareil critique et l'allure plus familière d'une causerie, nous avons tenu à nous conformer au désir si aimablement exprimé par M. P. Francastel. Le texte qu'on va lire est la reproduction de la communication que nous avons présentée à Paris, le 4 février 1952. Nous n'y avons ajouté que quelques notes indispensables au bas de page.

1. M. SCHOTT, *Zwei lütticher Sakramentare in Bamberg und Paris und ihre Verwandten. Zur Geschichte der Lütticher Buchmalerei im XI Jahrhundert*, Strasbourg, 1931, p. 208, in-8° (*Studien zur deutschen Kunstgeschichte*, Heft 284).

2. A. BOUTEMY, *La miniature (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, dans E. DE MOREAU, *Histoire de l'Eglise en Belgique*, 2<sup>e</sup> éd., t. 2, 1945, pp. 311-362.

Il était donc naturel que les responsables de la section des manuscrits à l'exposition s'inspirassent des conclusions de Max Schott, et je ne sache pas qu'ils aient à le regretter aujourd'hui.

Cependant lorsque nous alignâmes, M. Masai et moi, ces manuscrits dans la longue vitrine, un peu disgracieuse mais d'une utilité didactique certaine, si heureusement remplacée, à Paris, par l'esthétique disposition des loges, nous ne pûmes, je l'avoue, nous empêcher de ressentir une première impression quelque peu déroutante. N'ayant pas, dans la curiosité fiévreuse du déballage des trésors, découvert immédiatement dans chaque cas les miniatures où la méthode de Max Schott avait cru déceler les parentés les plus frappantes, nous nous trouvions en présence d'incomparables richesses, certes, mais alors que nous pensions y saisir l'expression d'une cohérente d'une culture que nous savions le fruit d'harmonieuses énergies, c'est l'apparente disparité des témoignages qui nous imposait sa contrainte. De là, une tendance excusable à suspecter la validité du classement de Schott, à en rejeter même certaines parties.

Ce premier émoi passé, une enquête plus méthodique devait bien vérifier en général le bien-fondé des conclusions de Schott, spécialement en ce qui concerne les parentés très nettes entre certains canevas décoratifs des bordures, des encadrements de plusieurs manuscrits au sein du groupe réuni par l'érudit allemand<sup>3</sup>.

D'autre part, un autre lien me semble se préciser entre quelques-uns de ces manuscrits par le truchement de la paléographie, à laquelle Schott n'avait pas attaché d'attention particulière.

Étant, par la formation que j'ai reçue, naturellement enclin à célébrer les vertus de cette discipline austère, je m'en voudrais paraître exagérer son utilité dans les problèmes qui sollicitent aujourd'hui nos réflexions. Je préfère donc laisser à un philologue le soin de plaider cette cause. Et, de fait, elle a été défendue, avec beaucoup d'opportunité, par M. Boutemy dans l'article qu'il a consacré *Quelques directions à imprimer aux études de latin médiéval et de paléographie*<sup>4</sup>.

Or, l'examen paléographique des nos 216, 219, 224 du catalogue de Paris apporte, à mon avis, des lumières, limitées sans doute, mais qui ne sont pas négligeables.

Le Sacramentaire liégeois du XI<sup>e</sup> siècle, conservé actuellement à la bibliothèque de Bamberg (Ed. V, 4, Lit. 3) et qui constitue une des deux pièces maîtresses de la thèse de Schott, est écrit dans une minuscule romane aussi élégamment formée que les illustrations.

3. Cf. notamment les motifs géométriques des encadrements du sacramentaire de Bamberg et du ms B.R. II, 175 (SCHOTT, *o. c.*, fig. 2 et 21), le grenetis des pages de l'Évangélaire de la duchesse Judith (Fulda, Landesbibliothek, Aa 1) et le Florus (SCHOTT, fig. 27).

4. Ces recommandations ont paru dans les *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à J. Marouzeau*, Paris, 1948, pp. 61-70.

Mais à partir du fol. 16 r°, le *ductus* calligraphique du même scribe change brusquement : l'écriture se casse et se gauchit, les i, les r, les u, les l se brisent d'une manière qui évoque, bien longtemps avant sa naissance en France et son introduction en Lotharingie, le style gothique. Cette cassure est uniformément appliquée au fol. 102 r° et est fortement accentuée au fol. 49 r°.

D'autre part, lorsqu'on rencontre l'association des lettres *rt* au sein d'un mot, celle-ci se présente, dans de nombreux cas, sous la forme de la ligature *st*, le *r* étant prolongé tant vers le bas que vers le haut et sa tête venant s'appuyer à la partie supérieure de la haste du *t*. Citons par exemple au fol. 22 r° les mots : *martyres*, *mortifica*, au folio 23 r°, avant-dern. l. *consortes*, au fol. 40 r°, l. 21 *immortalitatis*.

Dans les Évangiles du xi<sup>e</sup> siècle, conservés à la Bibliothèque royale de Belgique sous la cote II.175, et qui font également partie du groupe étudié par Schott, la même brisure est déjà perceptible au fol. 3 r° et se maintient jusqu'au fol. 21 r°. Plus nette au fol. 22 r° elle s'accroît au fol. 24 r° (cf. le mot *spinis* et le *i* du *qui* dans la dernière ligne). L'intensité de la cassure se relâche au fol. 29 v°. Elle est à peu près nulle au fol. 56 v°. Visible au fol. 59 r° et 63 v°, elle se renforce au fol. 73 v° et se maintient jusqu'au fol. 124 v°. Après une parenthèse de cinq feuillets (125 r°-129 r°) due à l'intervention d'un autre scribe, la première main poursuit la transcription du volume qui se clôt au fol. 164 r°.

Si nous passons maintenant à l'examen du Commentaire de Florus sur les Épîtres de saint Paul exécuté au xi<sup>e</sup> siècle pour l'abbaye bénédictine de Saint-Laurent de Liège, il est facile d'y relever la présence des mêmes caractéristiques, mais d'une façon beaucoup moins continue que dans les deux manuscrits précédents. Elles sont remarquables dans les hastes et les jambages des t, i, u, l et m au fol. 7 v°. Un simple coup de sonde entre les fol. 43 r° et 56 r° recueille un petit copieux de mots dérivés de l'épithète *mortuus* (*morte*, *mortem*, *mortali*) où la soudure des *r* et des *t* affecte l'aspect de la ligature *st*. Tous ces caractères valent jusqu'au fol. 84 r° à partir duquel un autre scribe prend la relève du premier.

Au terme de cette comparaison, aujourd'hui forcément sommaire, il ne me paraît pas imprudent de conclure que ces trois manuscrits appartiennent à une même région calligraphique et que leur transcription respective doit être étroitement contemporaine. Comme ce nouveau *ductus* n'est pas appliqué d'une manière continue, qu'il ne se manifeste, dans le dernier codex cité, que d'une manière sporadique, on aurait affaire à une mode locale à laquelle sacrifierait la fantaisie ou le délassement de certains scribes.

Déterminer l'origine et les causes de ces particularités paléographiques serait, dans l'état actuel de nos connaissances, aléatoire et

téméraire. J'espère pouvoir l'aborder un jour. Qu'il me suffise de dire aujourd'hui que la ligature *rt* me paraît être une affectation d'archaïsme. Quant à l'écriture cassée, on la retrouve dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle dans un manuscrit de l'abbaye de Malmedy conservé à la Bibliothèque vaticane<sup>5</sup>. Ici encore, on ne peut songer à la diffusion de l'écriture gothique proprement dite, puisque celle-ci n'apparaît, en Basse-Lotharingie, que vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais, à première vue, je doute fort qu'il existe un rapport entre les phénomènes de cassure du XI<sup>e</sup> et ceux du XII<sup>e</sup> siècle. Ces derniers reflètent, en effet, l'influence nettement visible de l'écriture bénéventaine, qu'il n'est pas question d'invoquer pour les manuscrits qui nous intéressent<sup>6</sup>.

Mais qu'importe ! Un simple échantillonnage paléographique permet de s'assurer du caractère vraisemblable du classement de Max Schott. Voilà, me semble-t-il, le fait qu'il convient surtout de relever aujourd'hui.

Pour compléter cette *cross-examination*, l'enquête centrée sur le scriptorium devait logiquement être accompagnée d'une recherche d'identification des destinataires.

Avant d'aborder cet aspect du problème, une remarque préliminaire s'impose. Le titre que j'ai choisi pour cette communication ne correspond pas tout à fait à la réalité. Avant que l'exposition ne transportât ses pénates de Liège à Paris, un premier bilan s'était déjà établi, dont on peut facilement se rendre compte en confrontant les deux catalogues et leurs variantes. Encouragé par des conditions favorables de consultation, dont je suis heureux que MM. Boussard et Usener aient également profité, M. Masai a pu, en effet, apporter à la critique de destination esquissée par Max Schott de correctifs qui enrichissent singulièrement notre connaissance du marché intellectuel dans le diocèse de Liège au XI<sup>e</sup> siècle.

En rendant à l'abbaye de Lobbes le Grégoire de Nazianze (*Bibliothèque royale de Belgique*, ms. II.2570) et son prestigieux frontispice, qui étaient jusqu'à présent attribués au scriptorium et à l'atelier de l'abbaye de Stavelot, notre excellent collègue a prouvé, une fois de plus, l'intérêt qui s'attache à l'étude des catalogues des bibliothèques médiévales puisque c'est par la comparaison du catalogue de Lobbes, rédigé en

5. Il s'agit du *Vat. lat. 8557* aux fol. 264 v<sup>o</sup>, col. 2 - 266 v<sup>o</sup>. Cf. notre étude sur *Le scriptorium et le domaine de l'abbaye de Malmedy du X<sup>e</sup> siècle au début du XIII<sup>e</sup> siècle, d'après les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane*, dans le *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, t. 26, 1950-1951, pp. 9-10.

6. A verser également au dossier des écritures cassées les observations de J. BOUSSARD, *Influences insulaires dans la formation de l'écriture gothique*, dans *Scriptorium*, t. 5, 1951, pp. 238-264, le ms. Juste-Lipse n<sup>o</sup> 26 de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, écrit vers 1030 par Wichard, abbé de Saint-Pierre de Gand et d'autres chartes du XI<sup>e</sup> siècle, concernant également Saint-Pierre de Gand, éd. M. GYSSELING et A. C. F. KOCH, *Diplomata belgica ante annum millesimum centesimum scripta*, Bruxelles, 1950, 2 vol., texte et planches.

49, avec celui de Stavelot, daté de 1105, que M. Masai est parvenu à établir que le scribe et l'artiste ont travaillé dans la grande abbaye mosane 7.

Quant au Sacramentaire de Bamberg qui aurait été, suivant Schott, réécrit pour l'abbaye — lisez le chapitre cathédral — de Saint-Amand à Liège, M. Masai en a, à bon droit, restitué la destination primitive à l'abbaye de Gembloux 8.

Ces résultats de la critique sont, ici encore, tout à fait significatifs. Même s'ils amendent certaines hypothèses de Max Schott, ils n'enlèvent rien aux prétentions du diocèse de Liège dans cet épanouissement intellectuel et artistique. Au contraire, nous restons en plein domaine mosan, dont l'importance culturelle s'accroît à nos yeux à mesure que se précisent les témoignages qui peuvent être portés à son actif.

Mais il ne suffit pas d'avoir déterminé l'atelier qui a transcrit tel codex et l'institution à laquelle ce dernier était destiné. Il n'y a pas nécessairement coïncidence géographique entre le scriptorium, l'atelier de décoration et le donataire. La *Vita Sancti Audomari* (Bibl. Saint-Omer, n° 698), exposée auprès de son proche parent l'Évangélaire B.R.II.175, offre une illustration frappante de cette situation : se rattachant par le style au groupe des manuscrits mosans, il faut bien reconnaître qu'il n'a pas été commandé dans l'entourage immédiat de l'église de Saint-Omer à laquelle il était évidemment destiné.

Ainsi, dans bien des cas, nous restons au pied du mur, malgré l'accumulation des arguments relatifs à tout ce qui ne concerne pas directement l'objet essentiel de nos recherches, c'est-à-dire l'identification de l'artiste ou de l'atelier de miniaturiste, puisqu'il s'agit d'*art* et d'expression *plastique* d'une culture.

A cet égard, le travail de M. Usener relatif au psautier d'Hastière peut être considéré comme une remarquable réussite 9.

Parmi les manuscrits exposés, ce dernier tranche manifestement par la singularité du style de ses miniatures à pleine page et le contraste qu'elles présentent avec l'écriture où l'on reconnaît facilement les caractéristiques de l'école liégeoise de calligraphie, si bien définies jadis par Hans Schubert (treillis ornant les hastes des lettres, y compris les cédillés et à panse double), et qui ne laissent aucun doute sur l'origine liégeoise du scribe 10. Max Schott avait déjà remarqué

7. *Trésors d'art de la vallée de la Meuse*, Catalogue, Paris, 1951, n° 218 et *Art mosan et arts anciens du pays de Liège. Exposition internationale*, Catalogue, Liège, 1951, p. 210.

8. *Ibid.*, p. 211, n° 382 et *ibid.*, n° 219.

9. K. H. USENER, *Das Breviar Clm. 2361 der bayerischen Staatsbibliothek und die Anfänge der romanischen Buchmalerei in Lüttich. Excurs zum Psalterium Clm. 13067 der Münchener Staatsbibliothek*, dans *Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst*, 3<sup>e</sup> sér., t. 1, 1950, pp. 89-90.

10. H. SCHUBERT, *Ein Lütticher Schriftprovinz nachgewiesen an Urkunden des elften und zwölften Jahrhunderts*, Marburg, 1908, in-8°.

que le manuscrit contenait en réalité deux registres distincts d'illustrations : une décoration figurative, barbare mais puissante ; une décoration abstraite, consistant en lettrines finement exécutées<sup>11</sup>.

En comparant ces dernières avec celles qui rehaussent l'imposant Bible de Saint-Hubert, M. Usener est parvenu, avec succès croyons-nous, à démontrer que ce style décoratif avait été introduit de France dans le diocèse de Liège, dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, par l'intermédiaire de Saint-Hubert, grâce aux relations étroites que ce monastère entretenait avec la métropole de Reims. A l'occasion de l'élection d'un moine de Saint-Hubert comme abbé de Waulsort-Hastière, sous l'abbatit de Thierry I, ce style aurait été transmis à Waulsort. Les lettrines du psautier auraient donc autant de titres à refléter les tendances artistiques de la puissante abbaye ardennaise que celles de sa sœur mosane<sup>12</sup>.

Il est certain que si les responsables de la section des manuscrits à l'exposition de Liège, avaient eu, dans la période de préparation, la connaissance de cette toute récente étude de M. Usener, ils auraient non seulement étoffé la teneur de la notice consacrée au psautier dans le catalogue, mais ils auraient délibérément résisté à l'attrait de ces déroutantes miniatures à pleine page et ouvert le manuscrit à un feuillet d'une présentation plus discrète mais plus sûrement justifiable d'une authentique tradition mosane.

Le problème de l'origine de cette Crucifixion à l'emporte-pièce et de la bizarre scène de dédicace reste donc entier<sup>13</sup>. Lorsqu'on s'occupera d'une manière approfondie on ne pourra négliger, à mon avis, de tenir compte de la présentation même du texte de ce étrange psautier, de ses gloses, de la prière de saint Brandan qui lui sert de préface et de l'importance qu'y détient le culte de saint Nicolas<sup>14</sup>.

D'autre part, la méthode suivie par M. Usener révèle, ou plutôt confirme l'importance primordiale que revêt l'examen des relations entre les centres intellectuels du diocèse de Liège pour l'étude de l'évolution de l'art mosan, de ses origines et de ses influences. Depuis des années, les spécialistes belges sont unanimes à recommander dans l'étude de l'art au diocèse de Liège, la mise en œuvre de ce je ne cessant de références aux différents aspects de la vie d'une insti-

11. M. SCHOTT, *o. c.*, pp. 53-54.

12. M. Georges Despy prépare actuellement une étude paléographique du manuscrit.

13. M. SCHOTT, *o. c.*, p. 53 et A. BOUTEMY, *o. c.*, p. 330. La miniature occupe le fol. 17 r<sup>o</sup> du manuscrit.

14. La tradition insulaire, datant des origines de l'abbaye, était très vivante à Waulsort. Cf. L. LAHAYE, *Etude sur l'abbaye de Waulsort de l'Ordre de Saint-Benoît*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. 1, 1889, pp. 211 et ss.



tion, tant sur le plan économique que sur le plan artistique, politique ou religieux <sup>15</sup>.

C'est d'ailleurs le brassage continu, l'échange ininterrompu de personnes, d'idées, d'influences entre tous les monastères du diocèse de Liège et de Basse-Lotharingie qui contribue à assurer au visage spirituel de cette région sa cohérence et son unité. Récemment, M. Jean Lejeune a dressé une carte très suggestive des poussées civilisatrices qui, de Verdun, de Gorze et de Brogne, ont pénétré tout le diocèse de Liège <sup>16</sup>. Ce ne sont pas seulement les courants religieux, mais le hasard des circonstances, des amitiés, la présence d'un abbé, des relations de famille, la possession de certains domaines, les fraternités interconventuelles, qui tissent sur toute la surface du triangle lotharingien cet inextricable enchevêtrement de sympathies intellectuelles et de préférences sentimentales d'où l'on peut, de temps à autre, isoler quelques lignes de force : Liège-Utrecht, Stavelot-Trèves, Verdun-Liège, par exemple.

Sur l'activité de cette dernière ligne, le R.P. Huyghebaert vient d'apporter de précieux éclaircissements en se référant précisément à la genèse d'un des deux sacramentaires qui formaient la base du travail de Max Schott, le ms. lat. 819 de la Bibliothèque nationale de Paris : ce codex primitivement destiné à Saint-Laurent de Liège et complété pour Bergues-Saint-Vinnoc, avait été amené en France par Manassès, abbé de la filiale de Saint-Bertin et ancien moine de Saint-Airy de Verdun qui, sous le signe de la réforme de Saint-Vanne, entretenait des relations étroites avec Liège <sup>17</sup>.

La cohésion du « couloir mosan » avant le XIII<sup>e</sup> siècle, si clairement mise en valeur par l'ouvrage fondamental de M. Félix Rousseau <sup>18</sup>, s'affirme donc avec une force accrue. Il nous faut bien accepter que cette unité de culture se manifeste, dans la décoration des manuscrits, par une diversité très grande de l'expression et des styles.

Or, cette indépendance et cette liberté coïncident curieusement dans le temps et l'espace avec les caractères originaux des réformes tentées, au XI<sup>e</sup> siècle, par les personnalités mêmes qui ont encouragé la création de ces œuvres d'art.

Depuis les travaux de dom Berlière, du R.P. Dauphin et de M.

15. Le paragraphe qui suit reproduit un passage de notre communication sur : *L'étude des centres intellectuels de la Basse-Lotharingie, de la fin du X<sup>e</sup> siècle au début du XII<sup>e</sup> siècle. Problèmes et méthode*, dans *Annales du XXXIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique* (Tournai, 1948), 1952.

16. J. LEJEUNE, *La principauté de Liège*, Liège, 1948, p. 38.

17. N. HUYGHEBAERT, *Le Sacramentaire de l'abbé Manassès de Bergues-Saint-Vinnoc*, dans les *Annales de la Société d'Emulation de Bruges*, t. 84, 1947.

18. F. ROUSSEAU, *La Meuse et le pays mosan en Belgique. Leur importance avant le XIII<sup>e</sup> siècle*, dans les *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. 39, 1930.

Sabbe<sup>19</sup>, il est impossible de vouloir encore intégrer dans le mouvement clunisien et grégorien la réforme à laquelle Richard, abbé de Saint-Vanne de Verdun, puis de Lobbes et de Saint-Laurent de Liège, a plus spécialement attaché son nom. M. E. Sabbe a eu le mérite de débrouiller le problème, d'insister sur le climat de liberté et de mouvement lotharingien et l'effort centralisateur de Cluny, et de découvrir, avec M. Boutemy<sup>20</sup>, que le grand courant monastique du XI<sup>e</sup> siècle est dû, non à l'action dominatrice d'un centre, mais aux tentatives parallèles de personnalités puissantes, Poppon de Stavelot, Richard de Saint-Vanne, Gérard de Brogne, Olbert de Gembloux.

Grands bâtisseurs, c'est à eux qu'on doit la magnifique efflorescence des églises échelonnées le long de la Meuse et de la Sambre; propriétaires avisés, ils administrent et accroissent avec énergie et patience les domaines de leurs abbayes respectives; mécènes à la fois pieux et intéressés, ils favorisent l'éclosion des œuvres d'art suivant les techniques les plus variées, enchevêtrant leurs démarches, profitant de leur commune expérience, mais sans jamais imposer l'un à l'autre de supériorité ni de contrainte dans l'exercice de toutes ces activités.

Dès lors, n'est-il pas naturel que les miniatures dont ils ont favorisé l'exécution reflètent cette indépendance d'inspiration qui anime leur action? De fait, cette diversité, si visible dans la décoration des manuscrits mosans du XI<sup>e</sup> siècle, loin d'être une source de dispersion, est une preuve d'harmonie, parce qu'elle naît d'un idéal réformateur qui unit tous les aspects de l'activité humaine dans une même perspective, vaste et profonde.

\*  
\* \*

L'illustration du livre mosan au XII<sup>e</sup> siècle présente-t-elle les mêmes caractères?

Je pense rester objectif et fidèle à la réalité, en affirmant que non. En effet, après un hiatus d'une cinquantaine d'années, pendant lesquelles l'activité de nos miniaturistes ne paraît pas avoir produit d'œuvres particulièrement représentatives, nous constatons l'existence dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, vers 1170, d'un groupe de manuscrits de haute qualité qui, à l'opposé de leurs aînés, trahissent une forte unité de style.

19. U. BERLIÈRE, *L'étude des réformes monastiques des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles*, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique, classe des Lettres*, 5<sup>e</sup> série, t. 18, Bruxelles, 1932, pp. 137-156; H. DAUPHIN, *Le bienheureux Richard, abbé de Saint-Vanne de Verdun (+ 1046)*, Louvain-Paris, in-8° (*Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 24); E. SABBE, *Notes sur la réforme de Richard de Saint-Vanne dans les Pays-Bas*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* t. 7, 1928, pp. 551-570.

20. A. BOUTEMY, *Un grand abbé du XI<sup>e</sup> siècle, Olbert de Gembloux*, dans *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. 41, 1934, pp. 43-85.

Il est inutile que je rappelle les liens qui unissent l'illustration des Evangiles dits d'Averbode à la Bible de Floreffe, au feuillet Wittert, aux petits Evangiles de la Bibliothèque royale de Belgique, ainsi qu'aux Dialogues de saint Grégoire conservés dans la même institution <sup>21</sup>.

Les recherches récentes de Mme Rosi Schilling ont permis d'ajouter un maillon d'une authenticité incontestable à cette chaîne remarquable. Il s'agit de la Bible de l'abbaye d'Arnstein, monastère situé dans la partie septentrionale du diocèse de Trèves, immédiatement voisin de celui de Liège. Les travaux ultérieurs sur la miniature mosane ne pourront pas désormais ne pas tenir compte des conclusions de Mme Schilling. Je propose à ceux qui n'en ont pas encore pris connaissance de recourir à la page 77 où cette érudite a eu l'heureuse idée de placer, à côté de l'initiale P au fol. 13 v° de la Bible de Floreffe, la même lettrine empruntée au fol. 4 v° de la Bible d'Arnstein (British Museum, ms. Harley 2799). Cette confrontation photographique se passerait facilement de commentaires, tant la parenté des deux œuvres saute aux yeux <sup>22</sup>.

Malgré tout cependant, un essai d'explication est nécessaire. Sans doute faut-il comparer ces miniatures aux œuvres d'orfèverie et aux émaux que l'on a attribués, trop généreusement peut-être, au mécénat de l'abbé Wibald; sans doute Mme Collon-Gevaert avait-elle des raisons sérieuses de rattacher à Stavelot les Evangiles d'Averbode <sup>23</sup>. Mais, à mon avis, à la lumière des trouvailles de Mme Rosi Schilling, le problème et l'intérêt se déplacent et se fixent sur un objet auquel on n'avait pas accordé assez d'attention. En proposant Stavelot comme lieu d'origine des Evangiles d'Averbode, Mme Collon-Gevaert a peut-être été inconsciemment guidée par le souci d'insinuer que la provenance du manuscrit ne pouvait intervenir ici comme élément de recherche. Mais s'est-on assez préoccupé de la critique de destination ?

Or, avouons-le, il est tout de même troublant de constater qu'en citant les Evangiles d'Averbode, la Bible de Floreffe et la Bible d'Arnstein, on cite chaque fois une abbaye de l'Ordre de Prémontré

21. 1. Bibl. Univ. Liège, ms. 363B; 2. Brit. Mus. Londres, Add. 17738; 3. Bibl. Univ. Liège, ms. 2613; 4. Bibl. roy. Bruxelles, ms. 10527; 5. Bibl. roy. Bruxelles, ms. 9916-9917. — Cf. S. GEVAERT, *Le modèle de la Bible de Floreffe*, dans la *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 5, 1935, pp. 17-25; ID., *L'origine de la Bible [sic] d'Averbode*, *ibid.*, pp. 213-219; J. BRASSINNE et M. LAURENT, *Etude critique de deux miniatures de la collection Wittert*, dans *Etudes liégeoises*, Liège, 1919, pp. 113-129; K. H. USENER, *Kreuzigungsdarstellungen der mosanen Miniaturmalerei und Goldschmiedekunst*, dans la *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 4, 1934, pp. 201-220.

22. R. SCHILLING, *Studien zur deutschen Goldschmiedekunst des 12 und 13 Jahrhunderts*, dans *Festschrift für Otto Schmitt (Form und Inhalt*, Stuttgart, 1951, pp. 73-88).

23. S. GEVAERT, *L'origine de la Bible [sic] d'Averbode*, art. cit.

— les deux premières étant situées dans le diocèse de Liège, la troisième ressortissant au diocèse contigu de Trèves.

Dans ces conditions, n'est-il pas vraisemblable de supposer que les motifs de l'exécution de ces trois chefs-d'œuvre doivent être cherchés dans ces monastères et qu'ils sont dûs à l'action d'un abbé ou à de initiatives parallèles, mais contemporaines, au sein de l'ordre de Prémontré ? Une enquête sur l'histoire de ces trois abbayes dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle lèvera peut-être un coin du voile et sera particulièrement souhaitable <sup>24</sup>.

Si cette hypothèse relative au mécénat simultané des abbayes non bertines des diocèses de Liège et de Trèves pouvait se vérifier, elle apporterait un nouvel aliment à l'opinion de M. Usener qui, frappé comme nous le sommes tous d'ailleurs, des affinités de ces miniatures avec la technique de l'orfèvrerie, serait enclin à envisager l'existence de modèles, de patrons, exécutés par des orfèvres et diffusés par leurs soins au gré des commandes et des besoins des abbayes.

Les expositions ont le mérite de révéler des œuvres injustement ignorées ou méconnues. C'est une lapalissade que je m'excuse à peine de prononcer, tant il me paraît utile, en l'occurrence, d'insister sur son opportunité.

Les visiteurs des expositions de Liège et de Paris n'auront pas été sans remarquer la contribution de l'abbaye de Saint-Trond à l'ensemble des manuscrits de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Quelques érudits ont déjà eu l'occasion de les voir et de les étudier à la Bibliothèque de l'Université de Liège où ils sont conservés. Cette révélation eût été complète si les circonstances avaient permis l'envoi du *Lectionnaire* de Saint-Trond, abondamment décoré de miniatures.

Heureusement, une publication d'un érudit anglais, M. Eric George Millar, luxueusement éditée et pourvue d'une reproduction en couleurs, livre un copieux aperçu de la richesse documentaire de ce livre liturgique qui se place au premier rang des manuscrits connus provenant de cette abbaye <sup>25</sup>. Je me permettrai simplement de faire un petit reproche, amical et respectueux, à notre distingué collègue. C'est d'avoir traité le manuscrit comme un *unicum*, sans le rapprocher de ses frères. Comme nous l'avons établi dans les notices du catalogue, le *lectionnaire* Millar s'intègre dans une petite famille

24. Sur Averbode et Arnstein, voir la bibliographie dans L. H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, t. 1, Mâcon, 1939, coll. 157-158 et 225-226.

Sur Floreffe, voir la bibliographie dans E. BROUETTE, *Topo-bibliographie de la province de Namur*, Namur, 1947, pp. 51-53 et U. BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. 1, Maredsous, 1890-1897, pp. 111-123 et 182-184.

25. *The St. Trond Lectionary. A ms. from the abbey of St. Trond described by Eric George MILLAR, with an account of the abbey to 1180 based on its monastic chronicle*, Oxford, The Roxburghe Club, 1949, 120 pp., front. en couleurs, 20 pl., in-4°.

crit de la même main que le poème sur la Virginité de Marie contenu dans le ms. 26 C, ses miniatures émanent du même atelier que les belles lettrines ornementales et à figures illustrant les Collations de Jean Cassien. Un lien unit donc ces trois manuscrits et leur écriture présente toutes les caractéristiques du *ductus* liégeois dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et, plus précisément, dans les environs de 1170.

Or, cette date d'exécution est justement la même que celle des miniatures du groupe d'Averbode-Arnstein-Floreffe.

Il était donc logique qu'on s'appliquât à rechercher s'il existait un rapport entre ces deux aspects étroitement contemporains de l'art de la miniature, dans une même région de superficie limitée.

A première vue, la relation se dérobe à l'examen. Les miniatures du Lectionnaire et du Cassien de Saint-Trond trahissent plus de souplesse, plus de plasticité dans le style; les Evangiles d'Averbode et leurs confrères accusent une vision plus précise, plus nette et, par endroits, plus sèche.

Mais où l'aspect général masque la parenté, des détails curieux nous engagent à associer les deux groupes. Si l'on examine attentivement les anges représentés dans le Feuillet Wittert, les Evangiles d'Averbode et la Bible de Floreffe, on s'aperçoit immédiatement que leurs ailes affectent une disposition très originale: au lieu d'être étalées, épanouies, elles sont formées d'une succession de nervures contractées tout à fait caractéristiques. Or, on retrouve identiquement cette particularité dans les miniatures du lectionnaire Millar<sup>26</sup>.

L'apparente disparité résulterait, à mon avis, de ce que le groupe de Saint-Trond paraît avoir puisé son inspiration dans les émaux tandis que le groupe d'Averbode-Floreffe met visiblement en œuvre une technique issue de l'orfèvrerie.

Ainsi se recomposent peu à peu sous nos yeux les traits dispersés du visage de l'art mosan au XII<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas trop tôt pour affirmer que tout se passe comme si les promesses, les efforts et les leçons du XI<sup>e</sup> siècle portaient seulement leurs fruits dans la seconde moitié du siècle suivant. Nous assistons à ce moment à l'apogée d'une culture à laquelle l'étroite interdépendance des techniques assure toute sa plénitude et toute son unité.

Et de même que nous avons vérifié cette coïncidence — sinon cette influence — de la réforme de Richard de Saint-Vanne au XI<sup>e</sup> siècle sur

26. Cf. Evangiles d'Averbode, fol. 17 r<sup>o</sup> (Nativité), feuillet Wittert, r<sup>o</sup> (Sacrifice d'Abraham, pl. 1 dans J. BRASSINNE, *art. cit.*), lectionnaire Millar, pl. I, III et V, *o. c.*

Nous préparons une analyse plus détaillée de ces analogies sous le titre: *Du lectionnaire de Saint-Trond aux Evangiles d'Averbode. Contribution à l'étude de la miniature mosane au XII<sup>e</sup> siècle*, dans *Scriptorium*, t. 7, 1953, n<sup>o</sup> 1 (sous presse).

la genèse des œuvres d'art mosanes, serait-il vain d'avancer que le mouvement artistique dans le diocèse de Liège au XII<sup>e</sup> siècle doit une bonne part de ses énergies à l'action spirituelle de ce qu'on est convenu d'appeler la réforme de Cluny ?

Diffusées dans le diocèse de Liège au XII<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire des abbayes liégeoises de Saint-Jacques et de Saint-Laurent, les coutumes clunisiennes informent les différents aspects de l'activité non seulement des monastères bénédictins mais de plusieurs établissements ecclésiastiques du pays, et constituent le couronnement de la réforme monastique du XI<sup>e</sup> siècle, en centralisant étroitement ce qui, au siècle précédent, n'avait été que tentatives parallèles et individuelles. Au climat de diversité spirituelle qui, au XI<sup>e</sup> siècle, inspira la variété des expressions artistiques, correspondrait donc, au XII<sup>e</sup> siècle, un climat de concentration, générateur d'un style unifié et cohérent.

Pour donner à l'enseignement des expositions de Liège et de Paris le maximum d'efficacité, les suggestions suivantes me paraissent particulièrement recommandables :

1. Pour l'étude de la miniature mosane du XI<sup>e</sup> siècle, il conviendrait de suivre les directives que M. Masai a si heureusement développées dans l'introduction du catalogue de Liège : « Le moment n'est pas encore venu de proposer des synthèses ni des explications trop ambitieuses. La tâche la plus urgente est de multiplier les analyses minutieuses des manuscrits et des bibliothèques. Lorsque ce travail de prospection systématique sera suffisamment avancé, non seulement chez nous, mais dans les contrées voisines, il deviendra possible de caractériser le style de chaque école et de discerner ce que le livre mosan doit à nos grandes abbayes et au métier de nos artisans laïcs <sup>27</sup>. »

2. En ce qui concerne le XII<sup>e</sup> siècle, c'est l'approfondissement de l'étude de l'interpénétration des techniques qui, à mon sens, contient les gages les plus sûrs de succès.

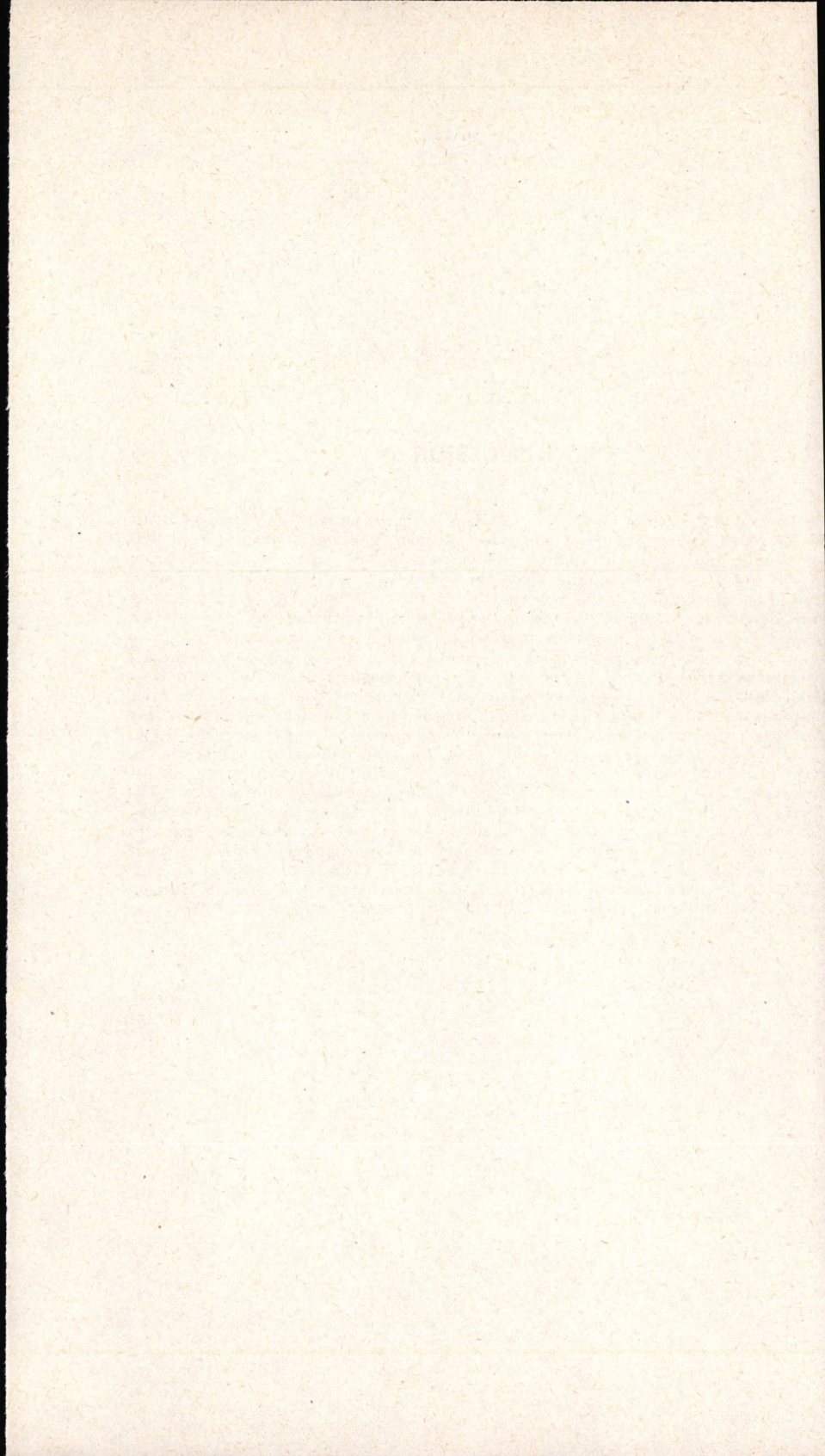
Mais, tant pour le XI<sup>e</sup> que pour le XII<sup>e</sup> siècle, l'enrichissement de notre connaissance du milieu historique doit être placé au premier plan de nos préoccupations.

Tels sont les vastes projets et les modestes résultats que j'ai le plaisir de soumettre à la savante et bienveillante appréciation des chercheurs.

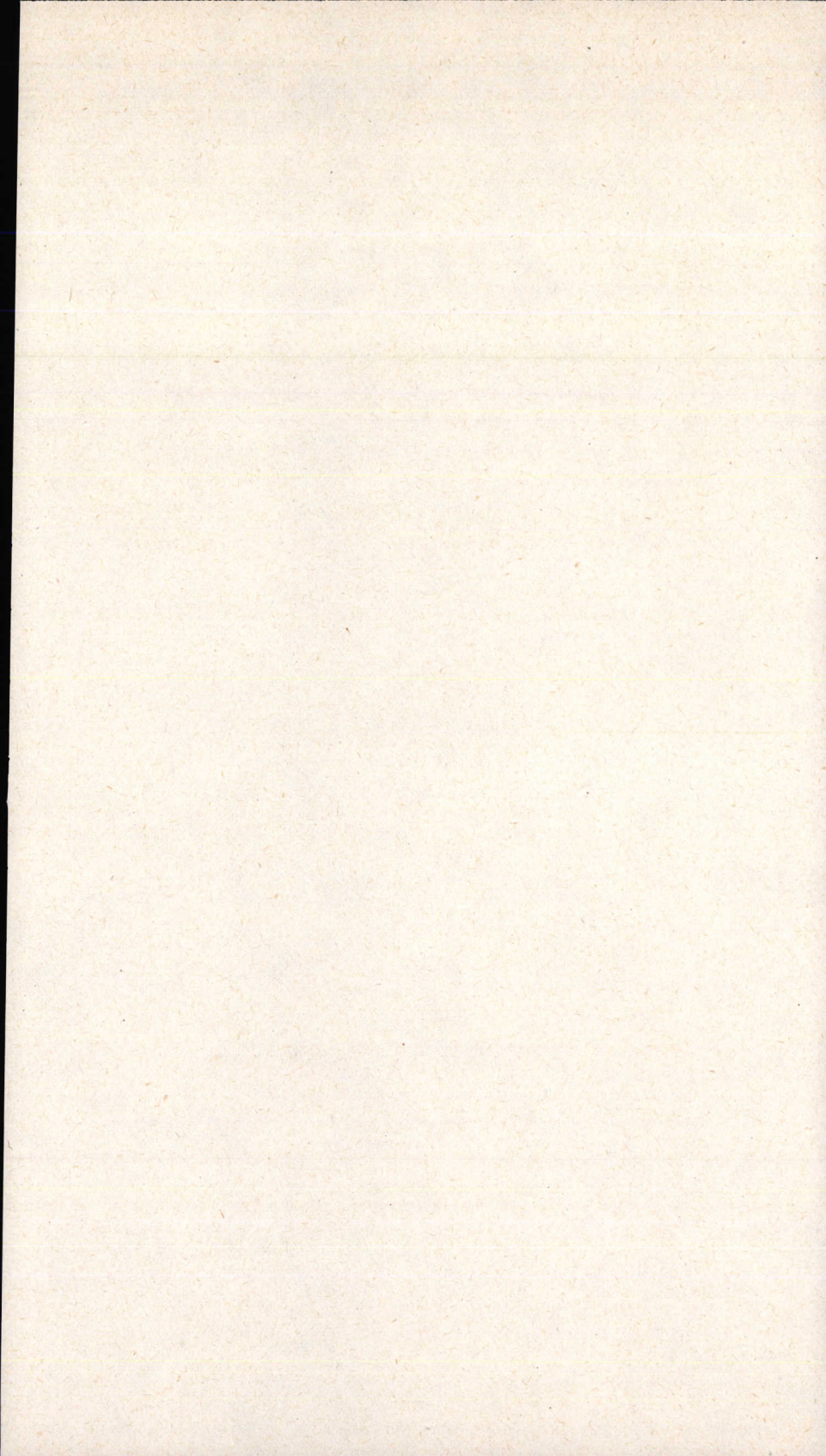
27. F. MASAI, *Le manuscrit à miniatures* : 1. *L'âge préroman* ; 2. *L'âge roman*, dans *Art mosan et arts anciens du pays de Liège. Exposition internationale* Catalogue, Liège, 1951, p. 79.

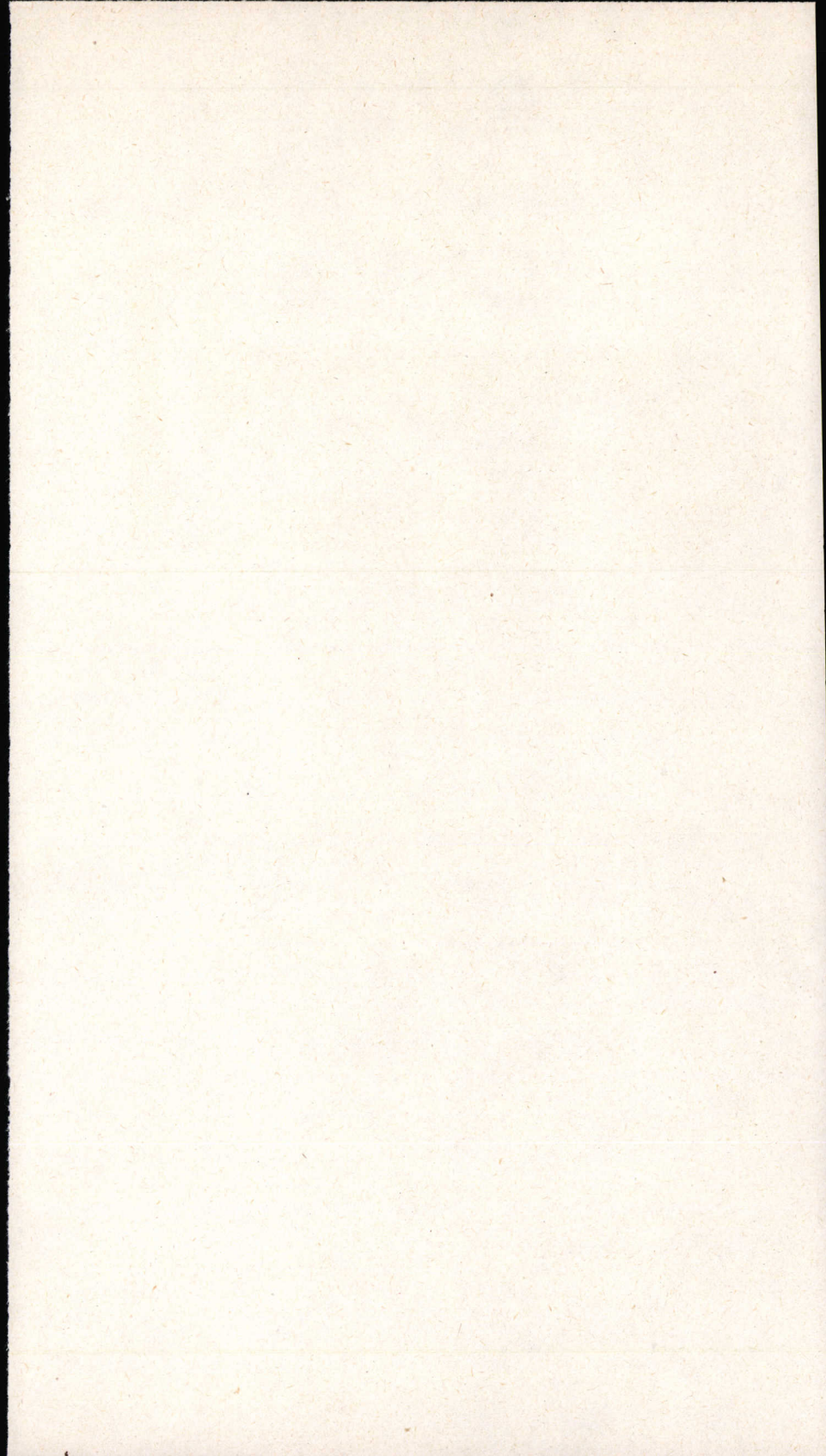
## DISCUSSION

M. Boutemy observe qu'il a été dit que le Sacramentaire de Bamberg avait été fait dans l'abbaye de Gembloux. Il faut bien s'incliner devant les annotations ou les indications liturgiques contenues dans un manuscrit. Toutefois, on ne peut pas ne pas noter que l'abbaye de Gembloux produisait, à l'époque où se situe le Sacramentaire, des manuscrits tout à fait différents. Aussi M. Boutemy aurait-il tenté d'envisager, pour le cas particulier de ce manuscrit, une solution spéciale. Ne s'agirait-il pas d'un don fait à l'abbaye de Gembloux par un autre atelier ? On se trouverait ainsi en présence d'un manuscrit qui se rattacherait à Gembloux à titre de propriété mais non de production. Quant au Psautier d'Hastière, c'est une pièce de peu de valeur mais instructive pour nous montrer les nombreux courants complémentaires qui existaient en Lotharingie. M. Boutemy n'est pas partisan de ne montrer aucune page décorative dans une Exposition, ses démonstrations s'en trouvent faussées. Dans le manuscrit d'Hastière on trouve donc juxtaposés un David nu drapé dans un manteau de pourpre qui est saisissant, mais qui est un calque de David nu de la première Bible de Charles le Chauve et des ornements d'origines diverses : certains sont franço-saxons, d'autres insulaires se rattachent à l'école de Winchester, en particulier par des oppositions de bleu et d'orange tirant sur le brun qui sont spécifiquement anglaises. Par ailleurs, la Vierge de la Descente de Croix est tout près du portrait de la Comtesse dans l'Évangélaire d'Egmond qui est d'un style franco-saxon abâtardi. Ainsi s'affirme la diversité des influences subies par l'exécutant de ce manuscrit.









itua  
ione  
idq;  
age-  
nq;  
atq;  
id-  
m;  
ad.  
tenti-  
sq;  
des-  
qo  
ne  
m  
di-  
At  
ma-  
rav-  
co-  
d  
is-  
ra  
de  
nis

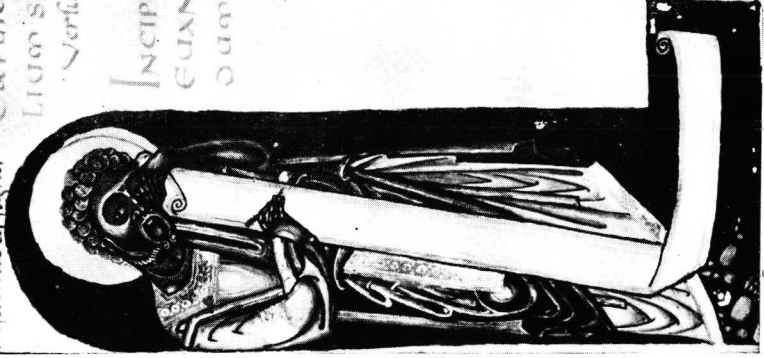


in hoc mundo admirabili claritate fulgers.  
mhi scōz qui urō erudimē exemplo urē que-  
ant emulau. tam uos o sci sis honozate et eu-  
chet tanta illoz sublimū uiuoz. a quibz p̄ma  
anachorescos miterica suscepim laude flamas  
m̄ ut unquidem urā ingenti frām genobio presi-  
dens congregatiōe suam que cortichiano scē  
conuersationis urē docet inturu. illoz quoq;  
uatuū uicinas auē. miteris. Ab̄ n̄ ut eris cor-

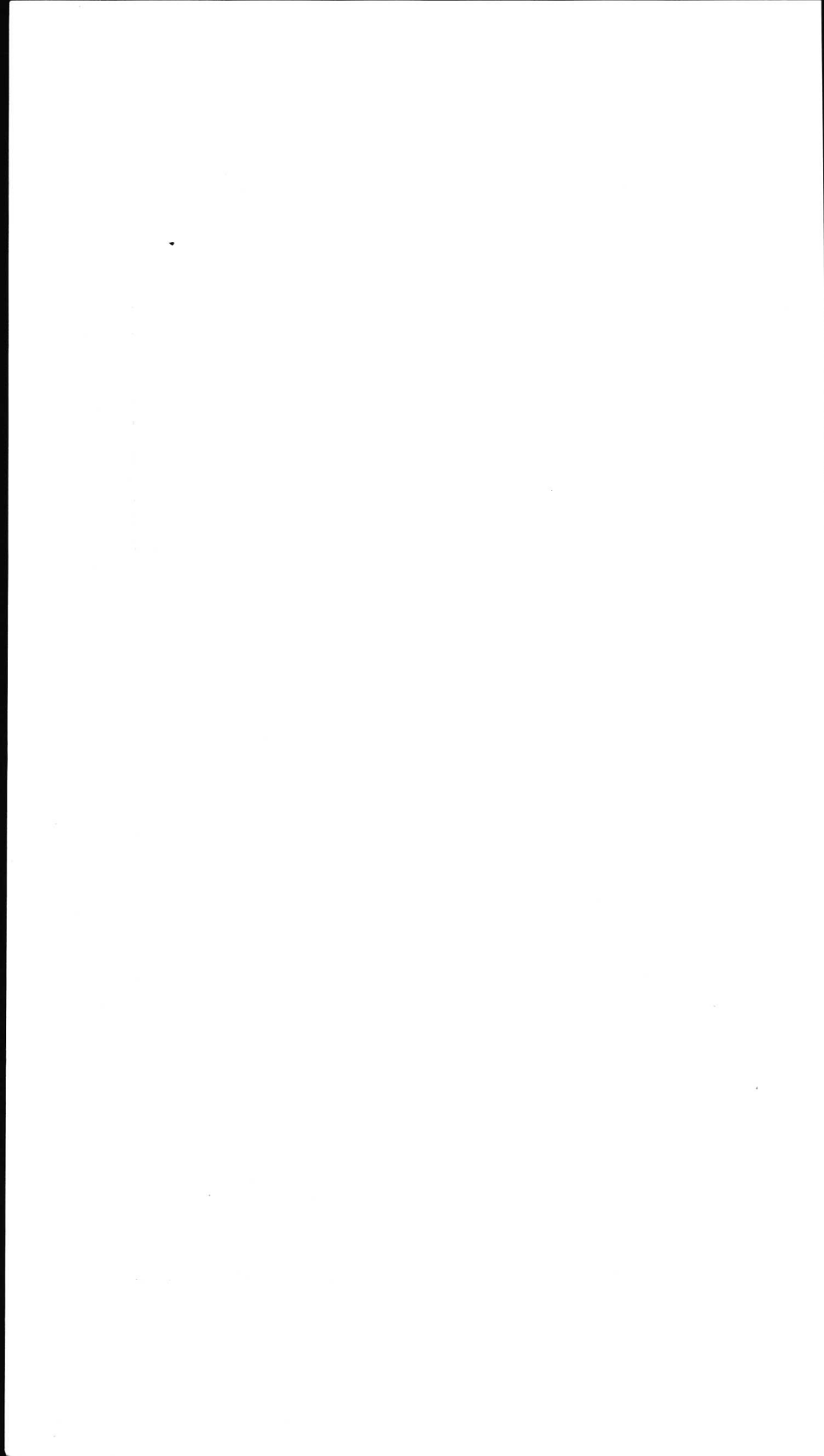
uolq; cito cooperantē estermient con-  
sequemibus figuris. EXPLICIT EU-  
LIUM SCOMC  
Versus I de

INCIPIT PRO  
EUANGELI  
O SAN LUC

VC  
syrus n.  
amioct  
medica  
lus apx  
postea  
secutus  
confession  
passion  
seruuen  
crimin  
neq; u  
unquid  
neq; fl

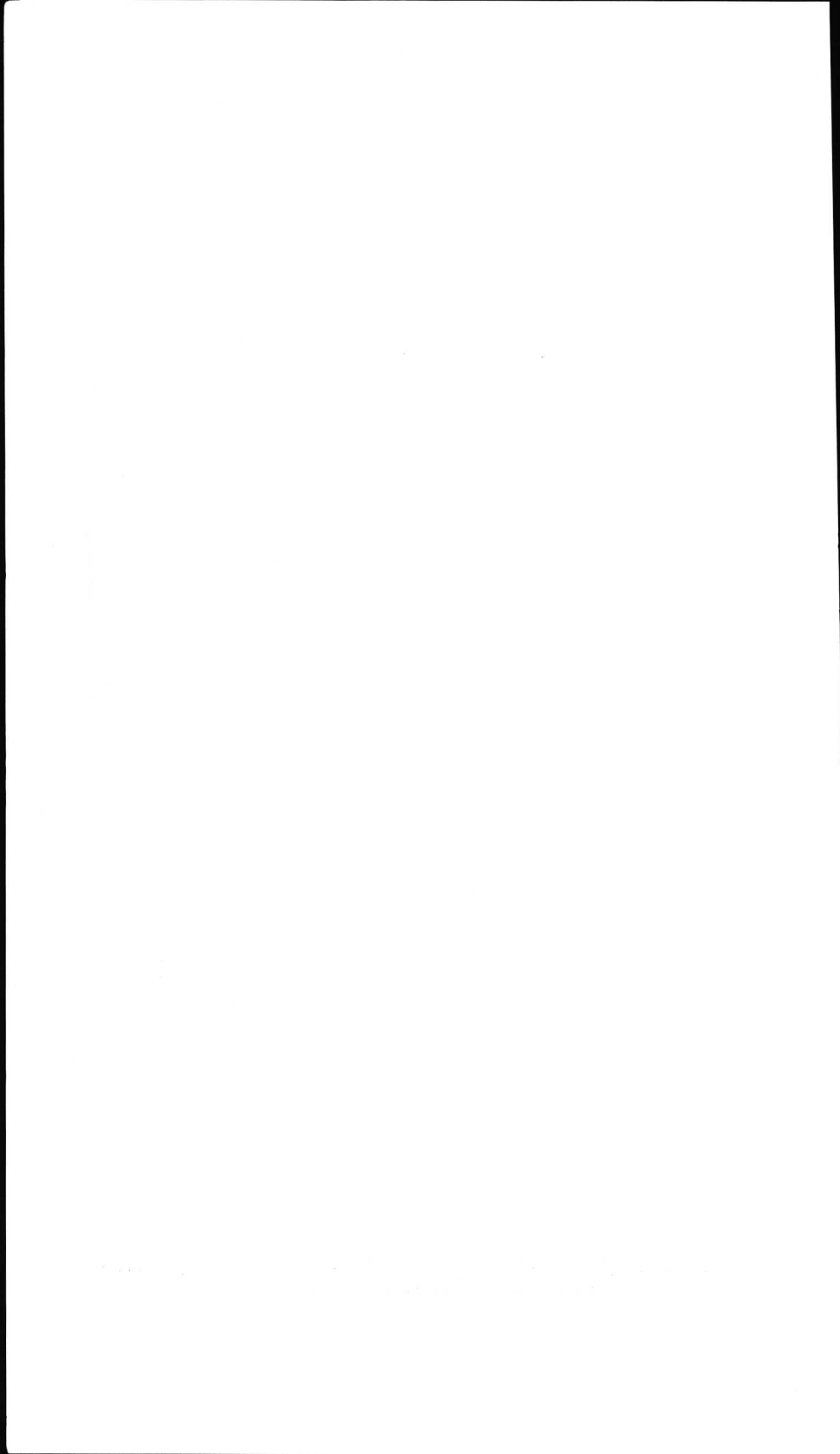


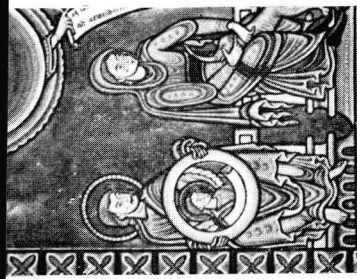
I - Initiale ornée des *Collationes* de Jean Cassien, en provenance de Saint-Trond ;  
c. 1170. — 2. - Saint Luc. Préface de l'Evangile selon saint Luc de la Bible  
de Stavelot, terminée en 1097.





Christ trônant. Frontispice de dédicace du Grégoire de Nazianze en provenance de Lobbes-Stavelot ; c. 1020-1050.





1



2



3



4

